

Livres

● POUR TOUS ● LECTEUR CURIEUX ● LECTEUR MOTIVÉ ● LECTEUR AVERTI

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui offrir?

Un livre pour les fêtes? Oui, mais lequel?
Notre rédaction vous aide dans vos choix, à la recherche
du « bon » cadeau pour la bonne personne.

À la nièce qui se rêve en artiste

“Il faut porter encore en soi
un chaos, pour pouvoir mettre
au monde une étoile dansante”

FRIEDRICH NIETZSCHE
Ainsi parlait Zarathoustra, 1883



TROP BEAU POUR ÊTRE VRAI?



● **Le Pouvoir de l'art /
Markus Gabriel** / Préface
B. Génès / Trad. de l'anglais
P.-M. Deschamps / Saint-Simon
/ 104 p. / 14 €

Un urinoir, en soi, ce n'est pas de l'art, on en conviendra. En revanche, le célèbre urinoir de Duchamp a sa place dans les musées. Pour définir l'art, il faudrait donc prendre en considération le contexte dans lequel une œuvre est produite et exposée. C'est contre cette thèse que s'élève le philosophe allemand Markus Gabriel, chef de file du mouvement du Nouveau Réalisme. L'idée? La réalité n'est pas « *une construction mentale humaine* »; elle existe indépendamment de nous. Extension au domaine de l'art: à rebours du « *constructivisme esthétique* » – où c'est le regard des observateurs qui établit ce qui relève de l'art –, Gabriel estime que les œuvres sont « *autonomes* ». Purement singulières, elles ont et dictent leur propre loi. Didactique, l'ouvrage présente néanmoins des concepts assez vagues, comme celui de « *champ de sens* ». Puis il y a ce flottement: d'un côté, Gabriel considère que le beau existe en soi et que les œuvres ont une puissance intrinsèque qui nous dépasse; mais, de l'autre, il soutient que les mêmes œuvres doivent être « *interprétées* », pensées par ceux qui les contemplant. La question de la réception de l'art par les individus, une appréciation nécessairement subjective et construite, rejaillit alors même que le philosophe voudrait la mettre de côté... On reste quelque peu dubitatif.

● M. D.

ECO LOGIQUE



● **Sur les épaules des géants /
Umberto Eco** / Trad. de l'italien
M. Bouzahr / Grasset /
444 p. / 29,50 €

D'emblée, on est plongé dans un tourbillon de culture. Sous nos yeux sont reproduits des tableaux de Piero Della Francesca, de Redon, de Warhol; on passe d'une analyse de Proust à un éclaircissement de Thomas d'Aquin. Traversant les âges, Umberto Eco explique que les canons de la beauté ont varié; un beau visage a pu être pâle ou rosé. Mais il existe un invariant: est beau ce qui nous plaît sans que l'on ressente le besoin de posséder la chose qui nous émeut. Telle est la conclusion d'une conférence de 2005, l'une des douze que l'on trouvera dans ce livre richement illustré. L'art est ici en bonne place: il est question de la représentation du sacré ou du statut des êtres de fiction; un héros de roman est ainsi un « *personnage fluctuant* » qui finit par avoir une vie en dehors du texte dont il est extrait (ce qui se passe quand nous comparons notre tante à Madame Bovary). Quant à la conférence qui donne son titre à l'ouvrage, elle se penche sur un aphorisme du Moyen Âge: « *Nous sommes comme des nains juchés sur des épaules de géants.* » Selon l'intellectuel italien, disparu en 2016, la modernité commence lorsque les artistes et les théoriciens entreprennent de créer du nouveau, tout en s'appuyant sur la tradition, l'héritage des pairs – ou des pères. Et une fois de plus, nous vogueons de la scolastique à Internet, en passant par Dante et John Wayne. Alors nous ne sommes peut-être pas des nains; mais, lisant ces pages, nous sommes bel et bien juchés sur les épaules d'un géant, qui a su faire de la pensée une aventure et une fête.

● Martin Duru